

N. R. C.

Avril 1937

29

"La Nouvelle Revue Critique"
Avril 1937

Louis Le Sidaner

29

Nouvelles Pages d'André Gide

Quels que soient leurs qualités et leur intérêt et même si, malgré leurs faiblesses de construction, les récits et romans écrits par M. André Gide doivent en partie supporter l'épreuve du temps, je pense que ce que la postérité retiendra surtout de lui est ce que l'on pourrait appeler la série de ses « essais ». Je crois une œuvre comme *Les nourritures terrestres* digne de l'immortalité et je suis persuadé que dans les temps futurs on lira surtout chez M. Gide un abondant choix de « pages de journal ».

Les « morceaux choisis » de cet auteur feront sans doute une large place aux dernières qui ont récemment paru (1) sous le titre de *Nouvelles pages de journal* et ont été écrites de 1932 à 1935. On trouve surtout dans ce volume de nombreux témoignages de cette nouvelle hantise du « social » [on serait presque tenté d'écrire de la « politique »] qui a saisi M. André Gide ces dernières années et, après maintes péripéties dont ces notes retracent un peu l'évolution, abouti à ce *Retour d'U.R.S.S.* d'une belle franchise naïve dont j'ai déjà dit quelques mots ici. On y rencontre aussi, et c'est de cela que je parlerai d'abord, quelques propos de pure critique littéraire, remarquables comme toujours.

Car M. André Gide, bien qu'il ne tienne pas de rubrique,

(1) Aux éditions Gallimard.

n'écrive que peu sur les ouvrages de ses contemporains et ne soit pas même membre de l'Association syndicale de la Critique Littéraire de France est, à mes yeux du moins, un des meilleurs critiques de ce temps. J'ai déjà eu l'occasion de l'écrire en parlant par exemple des pages qu'il a consacrées à Maurice Barrès et à Anatole France. Je ne ferai qu'en apporter ici de nouveaux témoignages.

M. André Gide croit comme beaucoup d'autres, et non des moindres, que Zola a peut-être été beaucoup plus grand qu'on ne l'a dit. Il écrit notamment :

Je tiens le discrédit actuel de Zola pour une monstrueuse injustice, qui ne fait pas grand honneur aux critiques littéraires d'aujourd'hui.

Voilà qui fera plaisir aux nombreux fidèles des pèlerinages annuels de Médan.

Une autre observation de M. André Gide surprendra plus : c'est son jugement à propos d'un livre que beaucoup de critiques, et non des moindres, ont salué comme un chef-d'œuvre :

Plutôt irrité par la lecture du *Manhattan Transfer* de dos Passos, dont Y. A. m'avait dit tant de bien. Succession d'images, exactes sans doute, mais si rapides que la rétine n'en peut rester suffisamment impressionnée. On n'en retient rien. Et que de procédé dans les notations sensorielles ! Aucun retentissement ; et cela ne peut mener qu'au désespoir. J'ai du mal à pousser jusqu'au bout. Aucun de ces êtres pulvérulents ne m'intéresse. Qu'ils disparaissent et le monde n'en sera pas beaucoup appauvri. Avec aucun d'entre eux je ne m'engage et lie partie.

Je n'avais peut-être pas osé le dire avec la même netteté brutale, mais j'avais éprouvé la même impression.

M. André Gide parle de son œuvre propre et de la condition de l'écrivain en plusieurs endroits de ses *Nouvelles pages de journal*. Certains de ses propos rappellent diverses remarques déjà formulées par M. Georges Duhamel. D'autres sont plus spécialement gidiens. Celui-ci, par exemple :

Je lis dans un article de Mauriac, d'ailleurs fort bon et bien intentionné : « Gide a écrit, je crois, que si on l'avait empêché de faire des livres, il se serait tué. » Je n'ai jamais dit cela, et encore moins écrit. Mauriac l'a lu dans un journal, le répète dans un journal, et cette phrase prétentieusement absurde va, grâce aux journaux, être plus lue et commentée qu'aucun de mes livres, ainsi qu'il advient presque toujours des fausses citations qui, comme les mauvaises monnaies, « chassent les bonnes ».

Ce scrupuleux souci du respect de la vérité, du respect de « sa » vérité pourrait-on dire, est une des caractéristiques de M. André Gide. C'est aussi, il faut bien le dire, un de ses plus grands charmes.

Quelles que soient l'importance et la qualité des pages proprement littéraires réunies dans ce volume, elle passent au second plan si on les compare à celles consacrées aux problèmes politiques et sociaux. Celles-ci, en effet, remplissent la plus grande partie de l'ouvrage et cette soudaine attention de M. Gide pour des questions qu'il avait jusqu'ici complètement négligées et, plus que la plupart de ses confrères, ignorées est assez curieuse à étudier.

Primum vivere, constate soudain l'auteur des *Nourritures Terrestres* qui donne à cette locution fameuse un sens assez spécial mais peut-être beaucoup plus vrai et profond que celui qu'on lui attribue ordinairement :

Primum vivere! Il n'y a pas là préférence mais simplement priorité. La recherche de la nourriture et du logement, des vêtements et du chauffage, n'implique aucun dédain des choses de l'esprit.

Mais voilà, ce n'est pas commode que de s'y reconnaître parmi les doctrines et opinions contradictoires, pas facile du tout de faire un choix (Personnellement, je ne crois pas à la nécessité de ce choix). Dès que l'on se mêle de politique et à *fortiori* si l'on a, comme M. André Gide un nom illustre et une grande autorité, les différents partis sollicitent votre adhésion. Les uns vous offrent des récompenses matérielles et les gloires académiques, les autres

N. R. C.

Avril 1937 29

vous assurent du suffrage de la foule, d'autres encore vous apportent la sympathie enthousiaste d'une « élite », d'autres enfin vous parent du titre hallucinant de pionnier d'une cause audacieuse.

M. André Gide s'est bien rendu compte de tout cela. Il le dit avec netteté et révèle qu'il ne veut pas tenir compte des avantages qui lui sont offerts, mettre en balance les positions qu'il perd et celles qu'il occupe à la place :

Toutes les opinions intéressées me sont suspectes. J'aime pouvoir penser librement et commence à craindre d'être refait dès qu'il me revient quelque avantage de l'opinion que je professe. C'est comme si j'acceptais un pot de vin.

Quelle profonde noblesse d'esprit dans cette façon de voir !

D'humeur et de tempérament, je ne suis rien moins que révolutionnaire. Au surplus je n'ai, personnellement, qu'à me féliciter de l'état de choses. Mais, voyez-vous, ce qui me gêne, c'est précisément d'avoir à m'en féliciter ; c'est de me dire que, si vous n'étiez pas né du bon côté, vous ne penseriez peut-être pas de même ; de devoir penser, si vous êtes conservateur, que c'est vos avantages que vous souhaitez conserver et transmettre.

M. André Gide admire l'indépendance de pensée et ne désapprouve pas que celle-ci prenne la forme extrême de ce que, au grand désespoir de M. Abel Hermant, l'on appelle communément « l'objection de conscience » (Au fond, l'on aurait aussi bien pu dire : « Refus de servir »). Voici ce qu'il écrit à ce propos :

Aux jeunes gens qui refusent de se prêter au jeu de la guerre, nous donnons notre estime, souvent même notre admiration, sachant bien qu'il faut plus de réel courage pour s'opposer isolément à un intérêt collectif que pour emboîter le pas, fût-ce pour affronter la mort ; sachant tout ce que ce courage singulier comporte encore d'initiative et qu'il entraîne, en plus des sanctions matérielles, celles, pour certains plus redoutables encore, de l'opinion.

.....
Je ne me dissimule pas que, devant la menace hitlérienne, de

telles déclarations pourront paraître à certains particulièrement inopportunes ; je les crois au contraire plus utiles que jamais au moment où la fureur nationaliste de certains pays se fait provocante et risquée, par peur ou par émulation, d'entraîner les pays voisins dans une folie parallèle.

Ces dernières lignes ne me satisfont guère ; et je sens du reste tout ce qu'il y aurait à dire en surplus.

D'accord. Il n'en reste pas moins que tout homme soucieux de respecter la liberté de ses semblables doit admettre que le contrat social ne saurait aller jusqu'à demander à un concitoyen d'esprit noble de sacrifier sa vie pour une cause qui n'est pas la sienne ou même, lui est simplement indifférente. En tout cas, le courage des opposants est d'autant plus grand que l'heure est plus grave ; c'est presque là une vérité digne de Monsieur de La Palisse.

Encore une fois, il est aisé de déclarer qu'on ne se battra pas, lorsqu'il n'est pas question de se battre. Une déclaration de ce genre ne prend de signification qu'à l'approche du danger, et, lorsque, précisément, elle paraît intempestive.

Mais l'opinion, en ces matières, admet difficilement la neutralité. De même qu'elle se rebelle devant des déclarations, qui, comme celle-ci dont l'indépendance me plaît ; mériteraient qu'on les examine et considère bien ce qu'elles veulent dire avant de les déclarer un peu rapidement et imprudemment ineptes :

Le raisonnement est par trop simple, et le bon sens confine à la bêtise, s'il fait dire que, devant un adversaire qui s'arme et menace, le seul moyen de le maintenir en respect est de s'armer encore davantage.

Ceux dont l'opinion s'oppose ici à celle de M. André Gide paraissent croire que « l'écrasement de l'esprit soit possible ». Or,

L'esprit ne peut-il tenir la force brutale en respect ? Doit-il pour cela recourir aux mêmes armes ? Le fait d'y recourir n'est-il pas déjà, par lui-même, une abdication ? C'est sous cette forme, refus

N. R. C.

Aout 1957

29

de soumettre l'esprit à la matière, que m'apparaît cette résistance si fort blâmée, cette *insubordination*.

Le problème est complexe et difficile à résoudre. Et ce ne sont pas les fameuses soi-disant « leçons de l'histoire » qui peuvent apporter une solution. M. André Gide se méfie à juste titre des conclusions que les historiens, souvent puérils, croient pouvoir tirer de faits dont l'exposé clair et scientifique devrait suffire à leur ambition. Et, à cet égard, son commentaire du célèbre jugement de M. Paul Valéry sur l'histoire est extrêmement intéressant :

Combien sage tout ce que Valéry dit de l'histoire ! et combien faibles les arguments que Madelin lui opposait hier dans *L'Echo* ! Négliger l'enseignement de l'histoire, dit-il en substance, c'est refuser le conseil d'un guide qui, connaissant déjà la route, avertirait, etc... Comme si l'on pouvait jamais connaître par avance des dangers nouveaux ! Comme si la route était jamais la même, et le même celui qui s'engage ! Comme si l'avenir reproduirait jamais le passé ! Comme si la difficulté ne provenait pas précisément de ceci : que l'on joue sans cesse un jeu toujours neuf et avec des cartes dont la valeur n'a pas encore été éprouvée !

On pourrait presque soutenir ce paradoxe que les « leçons de l'histoire » sont plus nocives qu'utiles. Elles créent de fausses illusions et de trompeuses apparences de sécurité. En matière militaire, par exemple, c'est pour trop croire aux « enseignements de la dernière guerre » que la plupart des états-majors sont toujours en retard. Et je ne désapprouve pas du tout M. André Gide lorsqu'il conclut :

La meilleure instruction que Madelin eût pu recueillir de l'histoire, c'est bien précisément que le passé ne peut éclairer l'avenir et que, pour faire face à des événements neufs, mieux vaut un esprit insoucieux de la tradition, qu'ébloui par ses fausses lueurs.

J'aime chez M. Gide qu'il ne soit pas un partisan et c'est pourquoi, malgré les réserves qui l'ont toujours accompagnée, sa théâtrale adhésion au communisme m'avait un peu gêné. Je préfère à certaines de ses déclarations un peu

enfantines des petites remarques d'un délicieux humour comme celle-ci :

Le jeune communiste tchèque qui vient me voir me parle de certaines pages de *Prétextes* qui, dit-il, « sont imprégnées d'un pur esprit marxiste ». Allons, tant mieux ! Ainsi soit-il. Mais je vous en prie, si je suis marxiste, laissez-moi l'être sans le savoir !

Ce ne sont pas là propos de sectaire mais d'homme libre. M. André Gide est incontestablement sincère et sans croire qu'il y ait de la malice ou du calcul dans sa franchise, je crois qu'il a raison d'écrire que

L'on trouve toujours un avantage secret à demeurer parfaitement sincère, dût cette sincérité, d'abord, prêter au jeu de l'ennemi.

Cette phrase qui a été écrite en 1934 pourrait excellentement commenter l'esprit qui a présidé à la rédaction de *Retour de l'U.R.S.S.*, la façon dont ce livre a été accueilli, les conclusions un peu ridicules que certains se sont permis d'en tirer, etc...

M. André Gide admet que l'on change d'opinion et même que l'on se trompe. Il reconnaît s'être, durant la dernière guerre, laissé entraîner « par l'excès du chauvinisme » qui sévissait partout. Il raconte à ce propos une discussion avec son oncle, le célèbre économiste Charles Gide, qui a un grand intérêt.

M. André Gide se méfie maintenant de l'opinion des foules et donc, de conséquence, des succès populaires :

Il y a du malentendu dans toute acclamation populaire (du moins tant que le peuple continuera d'être ce qu'il est encore à présent), quelque chose de frelaté dont je ne veux point me satisfaire.

Il est assez curieux qu'après avoir écrit cela, M. Gide se soit laissé entraîné jusque dans les meetings. Mais, comme il l'explique avec netteté, c'est « beaucoup la bêtise des attaques contre l'U.R.S.S. » qui l'a ainsi amené à prendre une position aussi obstinée et contraire à son tempéra-

N. R. C.

Avril 1957

29

ment en sa faveur. Et son évolution, si tant est qu'il y ait eu une évolution dans sa pensée, s'explique ainsi parfaitement.

M. André Gide reste, ce qu'il a toujours été, un sans-parti. Il est combattif, d'idées avancées et parfois même d'extrême avant-garde, mais ne perd jamais bien longtemps son libre-arbitre. Et je comprends qu'il ait aimé ce mot de Barrès qu'il rappelle dans son journal et que je citerai en terminant mon article car il formera un excellent « mot de la fin » :

Ceci se passait à un déjeuner chez Paul Escudier ; j'étais un des convives — Barrès, lorsqu'on lui demandait ce qui l'embêtait le plus à la Chambre, répondait à mi-voix et comme bougonnant : « de voter avec mon parti ».

Louis LE SIDANER.
